

LITTÉRATURE.



COLLIN-HARLEVILLE,
OU LE POÈTE HONNÊTE HOMME.

(Suite et fin.)

En 1789 parurent *les Châteaux en Espagne*. La foule s'y porta avec empressement; les quatre premiers actes furent applaudis, le cinquième produisit peu d'effet. L'auteur en refit promptement un nouveau, et la pièce réussit complètement. La Harpe trouve des invraisemblances dans le sujet, mais il avoue qu'il se soutient par la vivacité et l'agrément du dialogue. On prétendait aussi que les trois pièces présentaient le même caractère. « Il fallait bien, a dit Andrieux, affliger un peu un poète qui « avait donné trois bonnes pièces de suite en moins de trois ans. » M. le comte Daru, lors de sa réception à l'Académie en la place de Collin, prouva l'injustice du reproche. Une indiscretion de Collin lui avait donné pour rival dans ce sujet l'auteur du *Philinte de Molière*, qui lui prodigua de grossières injures sans pouvoir le faire sortir un moment de sa modération. Collin ne répondit à Fabre d'Eglantine que par de nouveaux succès.

Chacun connaît la charmante scène où M. d'Orlange s'écrie :

..... Chacun fait des châteaux en Espagne ;
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne ;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit... Son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite ;
Un commis est ministre ; un jeune abbé, prélat ;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France ;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Eh bien, chacun du moins fut heureux en rêvant !
 C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve ;
 A nos chagrins réels c'est une utile trêve ;
 Nous en avons besoin.

Un travail opiniâtre, la faiblesse de son tempérament, les contrariétés qu'il éprouvait, causèrent la maladie que Collin éprouva en 1789. Son compatriote et son ami, le docteur Doublet, le soigna avec un dévouement exemplaire ; Andrieux ne quittait presque pas son chevet. Se trouvant un jour seul avec son ami d'enfance, Andrieux, Collin lui fit signe du doigt pour lui recommander le silence.

— Mon ami, lui dit-il d'un air que sa longue barbe, sa maigreur, ses yeux vifs et un peu égarés rendaient presque effrayant, mon ami, c'est une comédie en cinq actes, que j'ai faite en douze jours ou plutôt douze nuits. Vous êtes le premier à qui je le dis ; ma sœur ni ma garde, ni M. Doublet n'en savent rien. La pièce s'appelle *le Vieux Célibataire* ; la voilà...

Et pour preuve, le moribond tira de dessous sa couverture le manuscrit qu'il déroula. L'étonnement d'Andrieux serait difficile à peindre. Le docteur gronda, mais en vain ; Collin assura que ce travail l'avait guéri, il fallut bien le croire.

Le Vieux Célibataire est d'ailleurs le chef-d'œuvre de notre auteur et l'un des meilleurs ouvrages du Théâtre-Français. Molé joua encore le principal rôle et montra, une fois de plus, avec quelle étonnante facilité et quelle merveilleuse souplesse il pouvait métamorphoser sa personne et son talent. « Plusieurs qualités, dit Marie-Joseph Chénier¹, manquaient à « ses premières productions : rien ne manque au *Vieux Célibataire*. Le « caractère principal est supérieurement dessiné ; l'artificieuse gouver-
 « nante est d'une vérité parfaite ; chacun des personnages accessoires
 « est ce qu'il devait être ; l'intérêt, la force comique, animent les diffé-
 « rentes situations ; le style est élégant, le dialogue ingénieux et vif ;
 « l'effet général complet. Enfin, *le Vieux Célibataire* occupe un rang élevé
 « parmi les comédies du dix-huitième siècle et, sans contredit, la première
 « place entre les comédies de Collin d'Harleville.

Le Vieux Célibataire ne parut au théâtre qu'en 1792. Collin revint à Mévoisins soigner une santé délabrée ; il y composa *Monsieur de Crac dans son petit castel*, pièce qui fut jouée en 1792. Mais la campagne n'améliora

¹ *Tableau de la littérature française*, chap. XI.

pas la santé de Collin ; il tomba à cette époque dans une mélancolie dont se ressentit sa pièce des *Artistes* : c'est lui qu'il a pris pour modèle dans le rôle du peintre. M. Vincent, son ami, célèbre peintre d'histoire, avait fait pour la représentation des *Artistes* deux tableaux : *Tobie et la Mélancolie*. En 1795, lorsqu'on forma l'Institut, Collin fut appelé dans ce corps savant et littéraire. Il eut le bonheur d'y introduire ensuite son ami Andrieux, auprès duquel Picard vint siéger à son tour. Tout le monde connaît le triumvirat littéraire formé par Picard, Andrieux et Collin, et dans lequel jamais l'ombre d'une rivalité ne troubla la plus parfaite union.

Harleville donna ensuite au théâtre Louvois, que dirigeait Picard, *Malice pour Malice, le Vieillard et les Jeunes gens*, inspiration de La Fontaine, *Il veut tout faire*, tableau épisodique, et, à la Comédie-Française, *les Mœurs du jour*. La comédie des *Riches*, où l'on retrouve l'application du mot d'Horace, *aurea mediocritas*, n'a pas été représentée. Celle intitulée *les Querelles des deux frères, ou la Famille bretonne*, dont le manuscrit fut retrouvé, après la mort de l'auteur, chez un épiciers de la rue Dauphine, fut jouée avec un prologue d'Andrieux.

Le 24 février 1806, jour anniversaire de la première représentation du *Vieux célibataire*, Collin-Harleville, dont la santé dépérissait chaque jour, s'éteignit doucement entre les bras de ses amis. Le principe de la vie était usé en lui, et c'est avec résignation qu'il vit approcher le terme fatal. Son convoi fut accompagné par un immense concours, tout le monde pleurait cet écrivain comme une perte du cœur. Dans le discours qu'il prononça sur la tombe de son ami, Andrieux s'écria :

« Collin-d'Harleville meurt, à cinquante ans, d'une maladie lente qui l'a longuement consumé!... Quelle perte nous faisons tous! Quelle perte fait notre littérature! et qu'il est à craindre qu'elle ne soit réparée de longtemps!... Il était du petit nombre d'hommes privilégiés que la nature a exclusivement doués de talent poétique. On applaudissait dans ses pièces de théâtre une morale saine, une diction facile et naturelle, une gaieté franche et douce, et je ne sais quel charme qui lui appartenait, et qui se faisait sentir dans toutes ses productions : il s'est créé un genre ; il a agrandi la carrière dramatique ; et, puisque l'esprit de dénigrement ne poursuit plus les morts, puisqu'on pardonne aux louanges données aux grands hommes sur leur cercueil, j'oserai dire que mon ami tiendra, parmi les poètes comiques de la France, un des premiers rangs.

« Il ne l'aura dû qu'à son talent naïf et original. Simple, modeste, mélancolique, d'une timidité même un peu sauvage, il ne s'occupait qu'à l'é-

tude, ne songeait qu'à travailler ses ouvrages, et se répandait peu dans le monde : délicat sur les bienséances, sensible en amitié, il avait besoin d'être ménagé, mais son cœur seul était tendre et facile à blesser ; son amour-propre n'était point irritable ; il cherchait les conseils plus que les éloges : tout à fait étranger à la jalousie, aux rivalités, à l'intrigue, il aimait les succès d'autrui, et ceux de ses amis le transportaient de joie. Il avait obtenu du public non-seulement une juste admiration pour ses talents, mais une estime, une bienveillance personnelles. On le connaissait par ses écrits, dans lesquels, en effet, il a peint son âme ; et tous ses lecteurs auraient voulu être ses amis.

« Noble jusqu'à la fierté, désintéressé jusqu'à l'insouciance, bienfaisant jusqu'à la prodigalité, il donnait sans calculer, et s'appauvissait sans s'en apercevoir. Aussi ne laisse-t-il aucun héritage. »

Ce discours, dont nous détachons un fragment, fit couler des larmes de tous les yeux.

III

Un écrivain distingué a justement caractérisé Collin-Harleville. « C'est, » dit M. Tissot, un demi-Térence avec plus de pureté dans les mœurs « et un certain charme qui tient au caractère même de l'auteur, qui se « trahit à tout moment comme La Fontaine. »

Parmi les pièces que nous avons énumérées, la plupart ne sont pas restées au répertoire, mais on les lira toujours avec plaisir, parce que Collin y a mis l'empreinte de son âme ingénue, tendre et mélancolique, de son esprit facile et cultivé, de ses rêves de poète, de son caractère d'optimiste, qui ne l'empêchait pas de reconnaître les défauts et les vices des hommes. En un mot, Collin écrivit comme il pensa ; ses sujets furent le résultat de ses sensations. L'*optimiste*, c'était son père, c'était lui-même ; c'était encore lui dans *les Châteaux en Espagne*, quand il faisait parler Florville de sa piété filiale, c'était lui, comme nous l'avons dit, le peintre des *Artistes*.

C'est par le même genre de mérite que se distinguent ses poésies fugitives où il se peint lui-même, sans y penser, comme dans une causerie familière. Ces poésies, quoique négligées et incorrectes, ont toujours le charme de l'abandon. A mesure que l'écrivain avance dans la carrière d'une vie qui ne sera pas de longue durée, sa poésie, jadis élégante et pure, aux brillantes couleurs, dégénère ; ce n'est plus guère qu'une prose rimée où des enjambements sans grâce, sans nécessité, fatiguent à chaque instant le lecteur. Mais Corneille lui-même n'avait-il pas eu sa décadence ?

Bon, affable, obligeant par caractère, Collin-Harleville éprouvait au milieu de ses amis et de ses contemporains, assez justes pour l'apprécier, de vraies jouissances qu'attristèrent, par malheur, et trop souvent, les traits de l'envie. Indépendamment d'Andrieux et de Picard, Collin eut pour amis Chabanon et Gaillard, de l'Académie française, et Delille, qu'il admirait avec une sorte d'enthousiasme. Son cœur réunissait toutes les qualités de l'homme de bien ; aimant son pays avec ardeur, il avait adopté franchement la Révolution de 1789. Il resta fidèle toute sa vie aux principes d'une sage liberté sans céder à l'entraînement des passions politiques. Nommé commandant de la garde nationale de Mévoisins, il parvint à préserver sa petite commune de tous les orages. Il rendit à la cause publique des services signalés, grâce à son bon esprit, à la confiance et à l'attachement qu'il inspirait. Au besoin il n'eût pas manqué de courage, nous n'en voulons pour preuve que cette anecdote racontée par Andrieux.

« Un jour, nous revenions fort tard de je ne sais quel spectacle. Il était minuit environ ; dans le petit passage de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, nous entendîmes les cris d'une malheureuse femme, traînée à terre par un soldat ivre, lequel agitait son sabre nu. Collin, qui n'avait à la main qu'une petite badine, alla droit à lui, le sépara de la femme qu'il effrayait, et lui parlant d'un ton d'autorité : « Allons, mon camarade, dit-il, « il ne convient pas à un soldat français de battre une femme. Allez-vous-en « à votre caserne, où vous serez puni pour avoir manqué à l'appel, et pour « être à cette heure-ci dans les rues. » Le soldat le prit, je crois, pour un officier : sans répliquer, il remit son sabre dans le fourreau et s'en alla. La pauvre femme, toute tremblante, nous demanda la permission de nous suivre quelque temps ; elle traversa le pont Neuf avec nous ; lorsqu'elle fut tout à fait rassurée, elle nous quitta. »

Son désintéressement égalait sa générosité. Un jour, il pria le ministre de rayer son nom de la liste des pensionnaires de l'État et d'y substituer celui de son ami Gaillard. Peu de temps après, ce dernier obtenait une gratification annuelle. Collin était cependant loin d'être dans l'aisance, et, à l'époque même où il gagna le plus d'argent, sa libéralité le mettait toujours dans la gêne. Écoutons ce qu'a raconté à ce sujet son ami intime, devenu son biographe :

« Il faisait beaucoup de bien dans son village. Il s'informait des malades, il allait les voir, et leur envoyait de bon bouillon, dont il se privait pour eux ; il faisait venir à ses frais le médecin ; il donnait de son pain, de ses fruits, de ses légumes, de sa volaille : jamais un pauvre ne fut refusé

à sa porte. Il est vrai qu'il y avait peu de pauvres dans le pays ; les mendians étaient des étrangers qui passaient. Sur le buffet d'une salle, au rez-de-chaussée, étaient toujours placées quelques bouteilles de vin, destinées aux ouvriers qui avaient fini leur travail. Il arriva un jour à un charron, qui venait de raccommoder les roues d'une charrette, un singulier accident : le maître du logis lui propose de boire un coup, le lui verse lui-même, selon son usage, puis il dit, comme dans *le Mariage secret* : « A cause des deux roues, il faut boire deux fois ; » et il remplit de nouveau son verre. L'ouvrier avale de bonne grâce, remercie, et s'en va. Il n'était pas au bout de la cour que Collin s'aperçoit qu'il s'est trompé de bouteille, et qu'il lui a versé... du vinaigre. Il court au plus vite, le ramène, lui témoigne tout son regret, et lui demande comment il a pu ainsi se résoudre à boire, sans rien dire, sans faire la grimace, deux grands verres d'amertume. « Pour le premier, disait-il, encore passe ; vous avez pu, ayant bien soif, l'avaler sans y prendre garde ; mais le second ? » « — J'ai bien senti, dès le premier, répondit l'ouvrier, que c'était du vinaigre ; mais je n'ai pas osé vous le dire ni vous refuser. » Collin envoya chercher de son meilleur vin, et lui en versa cette fois tant qu'il en voulut. »

On cite de lui mille traits de bonté, d'obligeance et d'humanité, qui remplissaient ses jours et constituaient sa vie ; il donnait sans compter, aux gens de sa commune, aux pauvres, aux paysans nécessiteux, qui le croyaient plus riche qu'il n'était, et, soit insouciance des biens matériels, soit désordre poétique, il ne pensait pas au lendemain. Nous empruntons ce nouveau trait à Andrieux :

« Un jour que nous étions prêts à sortir ensemble, il alla prendre, au fond du tiroir d'une commode, une paire de gants. « Il y a longtemps, me dit-il, que je ne me suis servi de ces gants-là, et il ne serait pas impossible que je trouvasse dedans quelques louis. Figurez-vous, ajouta-t-il, que je m'avise de fourrer des pièces d'or dans le bout des doigts de gants que je serre et que je laisse de côté ; ce sont des économies que je suis quelquefois étonné de retrouver ; malheureusement elles ne sont pas bien considérables. » Ce qu'il disait arriva en effet ; il y avait dans chacun des gants un ou deux louis. Nous nous rappelâmes alors le bon Rotrou, presque son compatriote (Rotrou était de Dreux), lequel, se défiant de sa trop grande facilité à dépenser, jetait des pièces d'or et d'argent dans son bûcher, derrière des fagots, qu'il allait ensuite remuer quand il lui arrivait d'en être aux expédients. »

Le célèbre Houdon a fait de Collin-Harleville un buste qui figure au

foyer du public, à la Comédie-Française, et où l'on retrouve, comme reproduites sur le marbre, à l'aide du ciseau, les qualités charmantes par où brilla cet écrivain, les dons rares de la nature que reçut en partage cet homme excellent. Aujourd'hui même on ne parle encore de ce poète qu'avec un tendre souvenir. Ses contemporains ne l'ont jamais entendu nommer que le bon Collin. Les lettres ne furent pas honorées par son talent seul, mais aussi par son caractère. Peut-on en dire autant de tous les poètes ?

A.-L. RAVERGIE.

BEAUX-ARTS.



LE GIOTTO.

(Explication de l'énigme historique.)

Dans les dernières années du treizième siècle, par une chaude journée d'été, un homme, vêtu d'un costume qui tenait le milieu entre celui du gentilhomme et celui du bourgeois, passait sur la route de Vespignano, à quelques lieues de Florence. C'était un citadin à la démarche posée, à l'air réfléchi, que des affaires de famille ou peut-être le désir de faire une promenade salubre avaient entraîné loin de la grande cité. La chaleur du jour était devenue accablante, et le voyageur, quittant le chemin, s'avança vers un vallon, où, sur une pente, s'élevaient au milieu des rochers quelques platanes aux branches touffues. Ce lieu retiré et tranquille invitait au repos. Tout à coup cet homme s'arrêta, un spectacle inattendu avait frappé ses regards.

Un petit berger, assis sur un fragment de roche, était fort occupé à dessiner une chèvre et un mouton broutant l'herbe à quelques pas devant lui. Armé d'un caillou pointu, il s'était composé avec un débris, mince et net, enlevé aux flancs d'un rocher voisin, une sorte de planche ou d'ardoise sur laquelle il gravait, avec tout le sérieux d'un homme de l'art, un croquis remarquable par le mouvement et la vérité du dessin.

Le voyageur s'approcha sans bruit de l'enfant, absorbé dans son travail, et ses yeux exprimèrent une surprise profonde, mêlée d'une sorte d'admiration. Il observa avec le plus grand intérêt et le dessinateur et le dessin, qui tirait à sa fin ; puis, soudain, il posa la main sur l'épaule du petit pâtre :

— Mon enfant, s'écria-t-il, vous serez un grand artiste, je vous le prédis !

Le berger se retourna et montra à l'étranger un visage aux traits irréguliers, mais qu'illuminait le feu de l'intelligence.

— Maître, dit-il sans aucun embarras, mille fois merci pour votre pronostic. Mais qui donc êtes-vous ?

— Cimabué, répondit simplement le voyageur ; et, si vous voulez venir avec moi à Florence, je me charge de vous.

— Ah ! maître, s'écria l'enfant, si seulement mon père Bondone voulait bien y consentir !

— Voulez-vous que je lui parle ? Mais..... il faudra bien travailler au moins ! car, dans son atelier, Cimabué n'admet pas de paresseux.

Pour toute réponse, l'enfant rassembla son troupeau, et, guidant le voyageur, se dirigea vers Vespignano. On sait le reste, Bondone se laissa persuader, et voilà comment l'Italie eut un de ses plus grands peintres.

A son arrivée à Florence, Giotto pensa devenir fou en contemplant les ouvrages de son protecteur. Un jour, il était resté seul dans l'atelier, plongé dans une telle extase devant un tableau de Cimabué, qu'il ne s'aperçut pas du retour de son maître : il pleurait, il était tout frissonnant. Cimabué, s'approchant, lui demanda la cause de ses larmes.

— C'est, répondit Giotto, le chagrin que j'éprouve en pensant au temps qu'il me faudra avant de produire un pareil chef-d'œuvre.

Cependant le jeune artiste profita si bien des leçons et des conseils de l'illustre peintre qu'il ne tarda pas à le surpasser. C'est Giotto qui reproduisit le premier ces formes gracieuses que, plus tard, Raphaël devait rendre sublimes et immortelles. Il prit la nature pour modèle et pour guide, il la fit toujours poser devant lui, et rompit à tout jamais avec les traditions byzantines. Il ressuscita l'art du portrait, perdu depuis longtemps, en peignant les traits sévères et amaigris de Dante Alighieri.

Les premiers ouvrages de Giotto furent les fresques de *Santa-Croce* de Florence et le tableau pour le maître-autel de cette église. On peut voir dans le Musée du Louvre le chef-d'œuvre qu'il fit pour les Pisans, et dont le sujet est saint François recevant les stigmates. On lui doit aussi la mosaïque de *la Navicella* (la nacelle) que possède le Vatican et qui représente saint Pierre marchant sur les eaux. Voici ce qu'a dit de lui un de ses biographes :

« L'énumération de toutes les peintures de Giotto serait beaucoup trop longue : il laissait des ouvrages dans toutes les villes qu'il traversait. Il est

beaucoup moins connu comme sculpteur ; cependant j'ai lu quelque part que Florence a conservé pendant longtemps de ses ouvrages en ce genre, où l'on remarquait une grande connaissance des statues de l'antiquité, dont cette ville était déjà riche. C'est en 1334 que Giotto, peintre et sculpteur, fut nommé architecte de Florence, et c'est là qu'il mourut, après avoir dirigé en cette qualité les travaux des fortifications de la ville, et fait à *Santa-Maria* une tour de deux cent cinquante-deux pieds de haut, que Charles-Quint aurait voulu mettre dans un étui, tant il la trouvait belle.

« Le nom de Giotto ne serait point appuyé sur des ouvrages aussi durables, qu'il serait cependant destiné à traverser bien des siècles. L'immortel Dante, dont il était l'ami, ne lui a-t-il pas consacré en éloge quelques vers de la *Divine Comédie* ? Pétrarque, dans son testament, ne légua-t-il pas à un ami une madone de Giotto, comme la chose la plus précieuse qu'il pût lui offrir ? Un pareil éloge de la part de ces grands poëtes est incontestable. »

Giotto terminait les fresques du *Campo-Santo*, à Pise, quand le pape Boniface VIII, qui voulait l'employer à Rome, envoya près de lui un de ses gentilshommes, chargé de juger du mérite de l'artiste. Soit que Giotto attachât, en effet, de l'importance à la fermeté d'une main capable de tracer d'un seul jet, et avec une délicatesse toujours égale, un cercle parfait ; soit que l'illustre peintre se trouvât offensé d'un doute qu'il considérerait comme injurieux, il peignit, sous les yeux de l'envoyé du pape, cette figure régulière qui a donné naissance au proverbe : *rond comme l'O de Giotto* ; il insista pour que l'envoyé portât ce spécimen au saint-père, et refusa obstinément de faire autre chose. Boniface s'empressa d'appeler auprès de lui Giotto, qui laissa à Rome plusieurs de ses chefs-d'œuvre.

Giotto, né en 1266, mourut à Florence en 1336. Il fut le régénérateur de l'art en Italie, et surpassa Cimabué, son maître. Fils d'un simple laboureur, il s'éleva par son génie à la plus haute position qu'un artiste puisse ambitionner. Peu de maîtres ont exécuté autant de travaux que Giotto et ont autant joui de leur réputation et des faveurs de la fortune.

A. L. R.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le poëte français considéré généralement comme le chef de l'école descriptive, qui fit, pendant la Terreur, un dithyrambe resté célèbre, et brilla comme professeur au Collège de France ?

POÉSIE.



L'ÉLÉPHANT ET LA FOURMI.

(FABLE.)

« A quoi donc pensait la nature
Quand elle organisa des être si petits? »
Disait d'un air moqueur, en voyant des fourmis,
Un éléphant tout fier de sa haute stature.
Ce dédaigneux mépris, ce discours insultant
N'étaient pas, il est vrai, dignes de l'éléphant,
Renommé en tout temps pour sa haute sagesse ;
Mais n'avons-nous pas tous nos moments de faiblesse?
Blessée avec raison de ce ton suffisant ;

Une fourmi disait au géant :

« Par votre taille colossale,
Croyez-vous donc tenir dans la gente animale
Le premier rang? D'abord, imaginez-vous bien
Que la fourmi ne vous cède en rien
Du côté de l'intelligence ;
Comme vous, nous savons pourvoir à nos besoins ;
Comme vous, par de tendres soins,
De nos faibles petits nous protégeons l'enfance.
De plus, en nous creusant de solides maisons,
Nous mettons à l'abri des contraires saisons
Les biens que recueillit notre active industrie.
Quant à votre grandeur, dites-moi, je vous prie,
Avez-vous contemplé ces colosses divers
Qui, versant autour d'eux des torrents de lumière,
Dans l'espace infini fournissent leur carrière?

Or, au milieu de ce vaste univers,
Qu'est-ce, après tout, que notre terre?

Une chétive taupinière,
Où pêle-mêle confondus,
Également inaperçus,

Éléphants et fourmis rampent dans la poussière.
Ainsi donc, sans vouloir disputer sottement
D'un vain droit de prééminence,
Ensemble, cher confrère, adorons en silence
Notre Père commun qui, tout bon, tout puissant,
Après avoir d'un mot réglé la course immense
Des astres dont sa main sabla le firmament,
Daigne abaisser, dans sa condescendance,
Un regard paternel, un souris bienveillant,
Sur la fourmi modeste et le fier éléphant.

Th. LORIN.

RÉCRÉATIONS.



LES DIX FRANCS DE BLACK.

C'était dans les premiers jours de la présente année : il pleuvait ; le thermomètre indiquait une chaleur printanière ; je méditais sur l'inconstance des saisons, et je me demandais si dorénavant les prunes mûriraient en décembre, s'il gèlerait au mois d'août, lorsque Black vint majestueusement t poser ses deux pattes sur mes genoux.

Black, c'est mon chien, c'est mon ami.

— Couchez ! lui dis-je. Je ne le tutoie pas quand je suis profondément occupé, et, vous le savez, je méditais, je me demandais si les prunes.... Black ne se coucha pas.

— Ne m'avez-vous donc point entendu ? m'écriai-je.

Pour toute réponse, Black fixa sur les miens ses deux grands yeux ; mais ces yeux étaient tristes, une larme semblait en voiler l'éclat.

— Qu'as-tu, pauvre vieux ? Toi non aurait-elle oublié ta soupe ? Le portier t'aurait-il donné quelques coups de bâton ? Et j'embrassais sa bonne grosse tête, et de la main je caressais sa belle robe noire miroitant comme du satin.

Black parut insensible ; sa queue resta immobile.

— Voyons, que veux-tu ? continuai-je ; aurais-tu quelque grâce à im-

plorer, un pardon à obtenir? Parle, je t'écoute. Oui, je cause avec mon chien, moi; je crois même souvent comprendre son langage. Ne riez pas, jeunes lectrices, il y a bien des savants qui s'imaginent expliquer des hiéroglyphes tracés avant la première guerre punique.

— C'est aujourd'hui le 15 janvier, soupira Black; aujourd'hui, l'impôt pèse sur ma race; on nous taxe comme les denrées coloniales et la viande de boucherie; pour vivre désormais, il nous faut être riches... Maître, consentirez-vous à payer pour moi la somme que le fisc réclame, ou m'abandonnez-vous à mon malheureux sort?

— T'abandonner! mais, s'il le fallait, je vendrais plutôt mes livres, mes meilleurs amis après toi.

— Merci, maître. Venez alors me déclarer; demain il serait trop tard. Nous arrivâmes bientôt à la Mairie.

— Le bureau des chiens? demandai-je au garçon de salle.

— Monsieur a dit? fit d'un air goguenard celui que j'interpellais.

— J'ai dit le bureau des chiens.

— Monsieur aime la plaisanterie...

— Vous croyez? je ne ris pourtant pas. Il y a ici un bureau de passeports, un bureau de la Caisse d'épargne, un bureau des actes de l'état civil, il doit y avoir un bureau de chiens; et sans attendre de réponse, je suivis Black, qui ne tarda pas à m'introduire dans une vaste pièce, riche de ses quatre murs et d'une table, sur laquelle un employé enregistrait. C'était le bureau des chiens.

O mes lectrices, quel tableau! Péle-mêle, entassés les uns sur les autres, se débattaient le matin, la levrette, le griffon, le barbet, le danois, l'épagneul, le bichon, le bouledogue, le king's Charles, le renardier, le braque, le terrier! Et tout cela remuait, grouillait, gigottait, jappait, hurlait, pleurait, criait, aboyait, gémissait! Un huissier, un gendarme eussent été attendris.

Le commis, l'œil sec, impassible au milieu de cette désolation générale, ouvrit la séance:

— Le nom de votre chien, son âge, sa profession, son usage? demanda-t-il à une vieille dame enveloppée d'un tartan écarlate et chargée d'un cabas, par l'ouverture duquel s'échappait la chevelure d'une botte de navets.

— Je suis la veuve Grimaud, pour vous servir. Ma bête s'appelle Zizine. J'ai passé la cinquantaine; Zizine aura ses huit ans à la lune nouvelle.

— Il ne s'agit pas de vous, interrompit le gratte-papier, mais de votre chien seulement.

— D'abord, mon chien est une chienne; quant à ma profession, je suis rentière. Zizine aboie après le porteur d'eau, et pendant l'été elle détruit les mouches qui m'ahurissent.

— Enfin, madame, que déclarez-vous?

— Ce que je déclare! mais je vous déclare que votre loi est inique, tyrannique..., faire payer ces innocents, comme s'ils avaient une tire-lire avec des économies dedans!

— Puisque vous refusez de répondre, vous supporterez la plus forte taxe, dix francs.

— Dix francs! ah! par exemple! mais condamnez moi donc aussi à vous donner dix francs pour ma chatte, dix francs pour mes serins, dix francs pour mon jacquot! Zinine est une chienne; la loi ne frappe que les chiens, mon avocat me l'a dit.

— A un autre, fit l'employé en jetant un peu de poussière sur son écriture: — Le nom de votre bête, son âge, etc.

Le monsieur auquel cette question s'adressait était décoré de lunettes vertes, drapé dans une douillette puce; son cou me parut serré par une cravate qui, huit jours avant peut-être, était encore blanche. La douillette puce s'avança magistralement vers la table et s'exprima en ces termes:

— Quelques notions préliminaires ne seront pas hors de propos. Le chien appartient à la famille des carnivores, tribu des digitigrades; il possède quarante-deux dents, dix de plus que l'homme; ses pieds de devant sont armés de cinq doigts, quatre seulement protègent ses pieds de derrière. Que cet animal soit un type particulier, qu'il dérive, au contraire, du loup ou du chacal, peu importe; que, rendu à la liberté, il perde la faculté d'aboyer, peu importe encore; que...

— Pardon, Monsieur, hasarda timidement le commis, le nom de votre chien, son âge...

— Strabon nous apprend que les limiers furent employés dans les guerres des Gaules. Lors de la conquête de l'Amérique, les chiens livrèrent aux Indiens des combats acharnés; aux Antilles, on dressait des chiens à poursuivre et arrêter les nègres fugitifs; les Finlandais les élevaient pour sauter au nez des chevaux de leurs ennemis; Henri VIII envoya comme auxiliaires à Charles-Quint un bataillon de quatre cents chiens de guerre.

— Voilà un Monsieur fort instruit, pensai-je, à part moi.

— En Provence, en Espagne, les chiens paraissent dans les cirques pour lutter contre des taureaux, des ours, des ânes.

— Pardon, Monsieur, fit encore l'employé; mais, s'il vous plaît, le nom de votre bête, son âge...

— Ne m'interrompez pas, scribe municipal! et prenez des notes sur ce que je vais ajouter, cela vous instruira. Dans la Rome antique, le chien était préposé à la garde des temples et des habitations; sur la loge du portier, on lisait cette inscription : *Cave canem*, ce qui ne veut pas dire : *Parlez au concierge*, mais simplement : *Méfiez-vous du chien*. En France, en Hollande, le chien sert comme bête de trait. Au Groënland, au Kamtchatka, on l'attèle à des traîneaux d'osier. Dans d'autres pays, on le dresse à tourner la broche. Aux frontières de presque tous les Etats, on l'habitue à passer en contrebande les marchandises prohibées. A la Nouvelle-Hollande, on mange sa chair, qui, dit-on, est excellente.

— Décidément, pensai-je de nouveau en moi-même, ce Monsieur est prodigieusement instruit.

— Et tenez, poursuivit l'homme aux lunettes vertes, savez-vous pourquoi, chez les Germains, un noble condamné à mort devait, avant de mourir, porter un *chien* sur ses épaules? Savez-vous pourquoi, près de Naples, certaine grotte aux miasmes délétères s'appelle *la grotte du Chien*? pourquoi telle île de la Polynésie est connue sous le nom de *l'île des Chiens*? pourquoi deux constellations influentes sont dénommées l'une le *Grand Chien*, l'autre le *Petit Chien*? pourquoi Boucharde de Montmorency fonda, en 1102, *l'ordre du Chien*? Je vais l'expliquer.

Le malheureux employé essuyait son front ruisselant de sueur; sa plume craquait sous les contractions de ses dents en furie.

— Ah ça, est-ce que ce n'est pas bientôt fini? s'écria en ce moment un des auditeurs. Ce cours d'histoire naturelle est long, mais il est ennuyeux. La suite à demain, mon cher Monsieur.

Et ce nouveau venu prit la place de la savante douillette puce, et fit sa déclaration.

Je vis alors enregistrer des centaines de victimes.

Le chien de berger, dont

L'activité constante

De son troupeau gourmande la lenteur,

Et va chercher la brebis imprudente

Qui du buisson broute en passant la fleur.

Le carlin, le dernier des carlins peut-être, propriété exclusive des marquises d'un autre âge.

Le caniche, type qui s'éteint aussi, et dont l'intelligence pourrait mettre en défaut celle de beaucoup d'entre nous.

Le chien de l'île Iona (Ecosse). Son adresse à chasser les souris ne le cède en rien à celle de nos chats domestiques.

Le chien loup, spécialement affectionné des conducteurs de diligence,

Le basset, le chien d'arrêt, qui

S'écarte et suit avec ardeur
L'oiseau dont les zéphyrs vont lui porter l'odeur.

Le terre-neuve, qui nous arrache à la fureur des flots.

Le saint-Bernard, qui découvre et rappelle à la vie le voyageur enseveli sous la neige.

Le chien de l'aveugle. Nouvelle Antigone, il guide les pas de son maître, mendie pour lui le pain quotidien; et, seul bien souvent, conduit à sa demeure dernière l'ami à l'existence duquel il s'est associé.

Barricade, ce matin fameux qui, en février 1848, s'installa sans façon à l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Sébastopol, qui suivit son régiment à l'assaut de la tour Malakoff.

Que de célébrités défilèrent ainsi devant moi !

Mais j'entends un boucher qui développe la férocité haineuse de son bouledogue : — Le chien du sire Aubry de Montdidier, surnommé *le chien de Montargis*, découvrant Richard de Macaire, l'assassin de son maître, et l'égorgeant dans un combat singulier, n'est rien auprès de Turk; sur un mot, sur un signe de moi, ajoute-t-il, en s'adressant au commis; vous et votre table vous êtes dévorés. — L'employé, tremblant, se rappetissait, et, pour ne pas déplaire à Turk, l'inscrivait comme chien d'agrément.

Après le propriétaire de cette aimable petite bête, un escamoteur s'avance et déclare ceci : — Mon chien est un savant; il joue aux cartes mieux que Munito; il est plus fort aux échecs que Philidor, et je le crois capable d'écrire comme lui des opéras-comiques; il calcule non moins promptement que le pâtre tourangeau Mondeux; il devine la personne la plus sage d'une société; il sait même le moyen de faire tourner les tables...

Voici venir un artiste peintre. Il prétend n'avoir pas le moyen de payer pour son chien et les petits encore à la mamelle; il essaye d'attendrir le préposé aux déclarations, et, renouvelant une scène des *Plaideurs*, il exhibe de ses poches cinq jeunes roquets, et s'écrie :

Venez, famille désolée,
Venez, pauvres enfants qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins.

Un marchand de porcelaines le remplace :—Les deux chiens de faïence qui décorent ma boutique doivent-ils payer l'impôt? demande-t-il.

Puis un naturaliste : — Les chiens empaillés sont-ils soumis à la taxe?

Un collégien en congé termine la série de mes observations; il s'informe si les chiens de cour (traduisez les maîtres d'étude) sont ou ne sont pas exemptés de la contribution.

— Ah! petit gamin, si je pouvais te faire donner un bon pensum!

Black et moi nous étions seuls; notre tour était enfin arrivé. Je versai les dix francs réclamés et nous quittâmes la mairie.

Black léchait mes mains; il manifestait sa joie par ses bonds et ses bruyants aboiements.

— Oui, réjouis-toi, mon ami; tu as le droit de t'enorgueillir; te voilà patenté absolument comme l'épicier ou l'avocat.

Tout à coup j'aperçus un rassemblement considérable, un étendard noir flottait dans les airs. C'était les chiens abandonnés par leurs maîtres : pour échapper aux expériences de l'école vétérinaire d'Alfort, ils allaient chercher sous d'autres cieux une terre plus hospitalière. Ce lugubre cortège passa devant moi; il disparut; et la brise m'apporta ce dernier soupir : « Ingrate patrie, tu n'auras pas nos peaux! »

Nous traversâmes le pont Neuf. Un spectacle plus navrant encore frappa ma vue. La Seine charriait des milliers de condamnés; tous, en passant devant l'Hôtel-de-Ville, répétaient d'une voix triste et résignée : « Ceux qui vont mourir te saluent, César! »

Que l'esprit humain est donc bizarre! de combien de contradictions il est rempli!

En Egypte, on adorait le chien entre l'ibis et l'oignon. — En Judée, au contraire, on le regardait comme une bête immonde, et jusqu'au quinzième siècle on a pendu les juifs entre deux chiens.

Diane, Actéon, Mercure, saint Roch ont un chien pour symbole de la fidélité, de la vigilance. — A Rome, pour punir ces animaux de ne pas avoir, à l'instar des oies, donné l'alarme lors de l'attaque du Capitole, on en traînait tous les ans un certain nombre par la ville, et on les attachait ensuite à des croix. Le parricide, cousu dans un sac de cuir avec un serpent, un coq, un singe et un chien, était jeté dans le Tibre.

A Saint-Malo, la garde de la ville était confiée à certains dogues, qui

faisaient bonne et sûre patrouille. — Et cependant, ces dogues fidèles ayant cru devoir manger les jambes d'un gentilhomme furent condamnés à mort ; il ne reste pour immortaliser leurs services que la chanson populaire.

Bon voyage, monsieur Dumollet,
A Saint-Malo débarquez sans naufrage.

Une loi Grammont, dictée par un sentiment de haute humanité, défend et punit les mauvais traitements exercés sur les animaux. — Aujourd'hui, on autorise une Saint-Barthélemy canine, sous le prétexte qu'il y a en France trois millions de chiens (160,000 pour Paris) et que leur nourriture coûte journellement 225,500 francs.

Où êtes-vous, et toi, Scarron, qui ne dédaignas pas de dédier tes ouvrages à certaine Guillemette, « très-honnête et très-divertissante chienne ; » et toi, Crébillon, qui, tout en rêvant aux horreurs tragiques d'*Atrée*, ramassais par les rues chaque toutou délaissé et lui rendais une famille !

Brisé par tant d'émotions, je me hâtai de rentrer chez moi. Plus nous approchions, plus les mouvements de mon fidèle épagneul étaient animés et joyeux.

A peine arrivés, Black saisit dans sa gueule le pan de mon paletot et voulut m'entraîner du côté de sa chambre à coucher, je veux dire de sa niche. Je résistai à cette fantaisie ; il insistait. Craignant beaucoup pour mon vêtement, j'obéis. Devant sa niche, Black me regarda d'un œil heureux et fier.

— Voyons, maintenant tu es content ; eh bien ! couche-toi, bonsoir.

Black me tirait toujours, laissant entendre qu'il fallait que je me baissasse.

— Pour le coup, c'est trop fort ! ne veux-tu pas que j'entre avec toi dans ta cabane ?

Black torturait de plus belle le pan de mon paletot. — Je me baissai. — Black introduisit dans sa niche la moitié du corps ; j'y entrai ma tête. Black alors me lécha tendrement le front et parut m'inviter à regarder. — Je ne perdis pas un seul de ses mouvements.

A l'aide de ses pattes de devant il gratta la paille qui lui servait de couche, et, l'ayant complètement écartée, il mit à découvert deux pièces de 5 francs.

— Prends-les, maître, sembla-t-il me dire ; Black, cette année, ne te coûtera rien.

D'ORSINVAL.

DANIEL.

SIMPLE HISTOIRE.

A quelques lieues de Tours, et à un endroit où la Loire décrit une courbe large et gracieuse, s'élève un charmant village dont le voyageur aperçoit avec plaisir les coquettes maisons groupées avec un désordre pittoresque sur le versant d'une haute colline qui, par une pente insensible, descend jusqu'au bord du fleuve.

Sur le point culminant de la colline se dresse majestueusement l'église du village, dont la flèche hardie, taillée à jour dans la pierre, se découvre d'une très-grande distance, et sert d'inviolable asile à une nombreuse famille de pigeons domestiques dont la troupe vagabonde va et vient sans cesse dans l'azur du ciel.

Par une magnifique journée d'automne, un jeune homme portant l'uniforme pittoresque des chasseurs d'Afrique gravissait d'un pas leste et joyeux l'étroit sentier qui conduit à ce village sur le versant opposé au fleuve.

La chaleur était étouffante; aucun souffle de vent ne venait agiter les lourds épis dorés pour la moisson. C'était l'heure du repos pour les travailleurs des champs, et le silence n'était troublé que par le bruit strident de la sauterelle et le tic-tac affaibli d'un moulin à eau, qu'une petite rivière, presque à sec en ce moment, mettait en mouvement au bas de la colline.

Aussi le jeune voyageur, bien qu'il semblât pressé d'arriver au village, résolut-il de faire un temps d'arrêt sous l'ombrage d'un gros châtaignier que le bon Dieu semblait avoir mis tout exprès là pour servir d'oasis au milieu de ces champs brûlés par le soleil.

— Ouf!.. quelle chaleur, fit-il en s'étendant sur l'herbe et en se débarrassant de sa casquette d'uniforme, si je ne reconnaissais si bien ces lieux, si je ne voyais pas là-haut la pointe de mon cher clocher, je me croirais encore dans la Mitidja.

Tandis qu'il se repose, faisons connaissance avec notre héros.

Il s'appelle Daniel; voilà six ans qu'il a quitté le village pour aller servir son pays; maintenant sa dette est payée, il est congédié, et il rapporte au foyer qui l'a vu naître les galons de maréchal des logis et la croix d'honneur.

Voilà huit jours à peine qu'il a mis le pied sur le sol de la France, et vite il s'est mis en route, ne prenant que le repos qui lui était absolument nécessaire.

Combien de fois, sur cette terre d'Afrique où il avait si vaillamment fait son devoir de soldat, il avait vu par la pensée la blanche maisonnette sous le toit de laquelle il avait grandi entre trois affections qu'il allait retrouver enfin et pour toujours!..

Combien de fois, détaché en sentinelle perdue dans quelque gorge de l'Atlas, son cœur avait pris des ailes et s'était envolé vers le village! Ces doux souvenirs avaient été pour lui comme une égide bienfaisante qui l'avait protégé contre les entraînements et les tristesses de sa vie de soldat; lorsque les privations et les fatigues de la guerre, et, bien plus encore, le mal du pays, venaient assombrir son esprit et décourager son cœur, il reportait sa pensée vers ce gai village où l'attendaient le repos et le bonheur, et dès lors, élevant son âme vers Dieu, il lui adressait une muette et fervente prière et se sentait plus fort.

Il était là maintenant, au but de son voyage; encore quelques instants, et il allait revoir la blanche maisonnette cachée comme un nid d'oiseau sous les châtaigniers séculaires; encore quelques instants, et il allait embrasser sa bonne vieille mère, le petit Pierre, son frère chéri, et Thérèse!.. Thérèse, la plus belle fille du pays, Thérèse, sa promise!

Oh! comme alors son cœur battait plus vite! comme la nature lui semblait belle et souriante! Les souffrances et les périls de la guerre, la fatigue du chemin, il oubliait tout pour ne penser qu'à ce bonheur immense qui l'attendait là, à quelques pas.

Il l'aimait tant, sa Thérèse!.. il avait vingt-sept ans, et dans tous ses souvenirs d'enfance, il la revoyait. Il n'était pas un jour, pas une heure de sa vie dans lesquelles elle n'eût sa place... et voilà six ans qu'il ne l'avait vue, excepté dans son cœur!..

Et sa mère, avec quelle joie elle allait le presser sur son cœur, tandis que petit Pierre accourrait à toutes jambes pour se jeter dans ses bras.

Mais ce n'était pas tout encore; et dans le village, quel accueil on allait lui faire!... car Daniel n'était pas un soldat comme un autre; le sort ne lui avait pas été fatal, et il avait sacrifié à l'amour fraternel sa liberté et les plus belles années de sa vie.

Le petit Pierre était si chétif et si faible, si timide et si doux!... Que serait-il allé faire le blond chérubin au milieu des fracas du canon?... Il serait mort, bien sûr, l'enfant du bon Dieu, rien qu'en voyant couler le sang

d'un de ses camarades, lui qui pleurait à chaudes larmes lorsqu'il voyait tomber à ses pieds un oiseau frappé d'un plomb mortel. Pauvre petit Pierre!... il avait tiré de l'urne municipale un mauvais numéro, qu'allait-il devenir, hélas!... et que deviendrait sa vieille mère, dont il était le Benjamin?

C'est alors que, sans rien dire, Daniel avait pris son sac et son bâton, il avait été embrasser sa mère et son frère, en leur disant : « Ne pleurez pas, je pars à la place de petit Pierre. » Puis il était parti, le brave cœur, non sans verser des larmes, en faisant ses adieux à Thérèse, qu'il devait épouser après la moisson; elle aussi versait des larmes, tout en admirant la conduite de son fiancé, elle déplorait la destinée qui venait en un instant de briser son bonheur.

— Console-toi, lui avait dit Daniel, et garde-moi ton cœur ! sept années sont bientôt passées lorsqu'on s'aime comme nous, et je ferai si bien mon devoir, que je reviendrai avec une belle croix d'honneur.

Il avait tenu parole, le digne et loyal Daniel; à la suite d'une chaude affaire avec les Kabyles, il avait été décoré de la main même du général en chef; de plus, les galons de sous-officier brillaient sur les parements de sa belle tunique bleue : il avait donc fait plus que de tenir sa promesse.

Maintenant il était là, reprenant haleine, pour ainsi dire, avant de s'élançer tout d'une course au milieu de tout ce bonheur qui l'attendait là-haut.

Il prenait des forces pour surmonter l'émotion dont son cœur était envahi. Quelle surprise allait causer son retour ! personne ne l'attendait au village ; il avait voulu, dans sa joie d'enfant, voir si on le reconnaîtrait sous son bel uniforme, rehaussé de sa croix étincelante et de ses galons d'or!...

Il devait être bien changé, en effet ! lui, le pauvre paysan aux manières rustiques, à l'air timide et embarrassé ; il avait maintenant une tournure si martiale ! son visage avait pris, sous les chauds rayons du soleil d'Afrique, une teinte brune, qui donnait à ses traits un caractère si nouveau ! Quel plaisir, et en même temps quelle tristesse si l'on n'allait pas le reconnaître !

Ainsi pensait notre rêveur, lorsqu'une brise légère, venant du fleuve, apporta jusqu'à lui le tintement de la cloche de l'église.

Il la reconnut bien vite cette voix argentine, que n'avait pu lui faire oublier le bruit du canon ; mais ce fut avec un sentiment de tristesse indéfinissable qu'il prêta l'oreille à ses sons aimés.

Hélas ! la cloche n'envoyait pas dans les airs ces accords joyeux qu'elle prenait pour célébrer la fête du patron du village ; ce n'était pas non plus ces doux et mystérieux tintements qui, à la tombée du jour, charment le paysan attardé dans les champs, en l'appelant à la prière du soir.

La cloche sonnait un glas funèbre.

Pourquoi donc la joie de Daniel s'envola-t-elle tout à coup ?... Pourquoi donc un voile funèbre s'étendit-il en un instant sur le riant tableau de son bonheur ?

Il ne le savait pas ; mais une inexplicable tristesse lui étreignait le cœur ; il se leva pesamment et reprit à pas lents cette fois le chemin du village.

Mais quel changement, hélas ! dans l'âme du pauvre Daniel !... En vain les fleurs lui envoyaient leurs plus doux parfums, en vain les oiseaux des champs semblaient saluer son passage de leur plus douce chanson, le pauvre garçon marchait triste et découragé, assailli par de sombres pressentiments.

Adieu les beaux rêves, adieu les douces joies du retour ! la cloche *sonnait la mort*, et ses lugubres accents avaient dans le cœur de Daniel comme un douloureux écho.

Il arriva enfin au terme de son voyage ; à vingt pas de lui s'élevait l'église où il avait été s'agenouiller le jour de son départ. Pourquoi donc s'arrêta-t-il brusquement et comme frappé de vertige ? pourquoi se laissa-t-il tomber à genoux, en adressant au ciel un long et douloureux regard ?...

Un convoi funèbre gravissait le flanc du coteau sur lequel s'étagent les maisonnettes du village. Un grand nombre de jeunes filles, vêtues de blanc, entouraient un cercueil, sur le drap duquel brillaient dans toute leur virginale splendeur une couronne et un bouquet de fleurs d'oranger. Tout le village suivait dans le plus profond recueillement.

Bientôt le lugubre cortège fut assez près de Daniel pour qu'il pût distinguer les visages, et quelle ne fut pas sa douleur lorsqu'il reconnut sa vieille mère et petit Pierre suivant de près le cercueil...

Une voix dans son cœur lui dit aussitôt : C'est Thérèse, c'est ta fiancée !... Pourtant un reste d'espoir le soutenait encore ; il eut le courage de rester à la même place et de chercher parmi les jeunes filles, dont les traits lui étaient familiers, s'il ne découvrirait pas sa bien-aimée.

Mais ce fut en vain, Thérèse n'était pas là ; ainsi ses pressentiments n'étaient que trop justifiés... Hélas ! c'était bien elle, c'était bien Thérèse que l'on conduisait à sa dernière demeure, au moment où lui, Daniel, arrivait tout joyeux pour mettre sa main dans celle de sa fiancée.

C'en était trop pour le pauvre jeune homme : il sentit un moment sa raison chanceler ; une douleur immense pesait sur son cœur ouvert tout à l'heure aux plus riantes espérances ; il resta comme anéanti , le regard fixe, les yeux secs, car il n'avait même pas la consolation de verser des larmes, rosée tout à la fois amère et douce, qui rafraîchit le cœur de l'homme qui souffre

Les tintements de la cloche le tirèrent de cet anéantissement ; chaque coup frappé sur l'airain sonore lui brisait la poitrine : néanmoins, il se leva grave et recueilli, salua d'un douloureux regard ces lieux où s'était écoulée son enfance, puis il reprit à pas lents et l'âme brisée le chemin qu'il venait de parcourir.

Son parti était pris : personne ne l'attendait au village, on devait même redouter son retour, il y était tant aimé!... Il allait donc rejoindre son régiment, et si Dieu daignait le prendre en pitié, une balle arabe mettrait un terme à sa triste existence.

— Thérèse!... Thérèse!... s'écriait-il, nous nous retrouverons dans le ciel, puisque Dieu n'a pas voulu que nous fussions heureux sur la terre.

Mais il avait trop présumé de ses forces, le pauvre Daniel, et à peine avait-il fait deux heures de marche qu'il fut contraint de s'arrêter. Une sueur froide inondait son visage, un bruissement étrange emplissait ses oreilles et son cerveau, ses jambes défailaient, et il tomba tout à coup à quelques pas d'une chaumière, en poussant un gémissement suprême dans lequel il lui semblait que sa vie s'exhalait tout entière.

II.

Cependant il avait été aperçu ; on vint relever son corps inanimé, et on le transporta dans la chaumière. Pendant un mois il fut entre la vie et la mort ; mais peu à peu, la jeunesse triomphant du mal, il revint lentement à la vie.

Mais il retrouva sa douleur en recouvrant la raison, et plus que jamais il résolut de s'éloigner ; seulement il ne voulut pas quitter le pays sans avoir embrassé sa mère et le petit Pierre.

Un soir donc, après avoir remercié ses genereux hôtes dont il n'était pas connu et qui n'avaient vu en lui qu'un malheureux à secourir, il reprit encore une fois le chemin du village.

La nuit commençait à tomber, la campagne était remplie de ces bruits divers qui annoncent la fin des travaux du jour et précèdent le repos de la nature entière.

Pâle et défait, épuisé par la maladie, Daniel marchait lentement, prêtant l'oreille au chant éloigné du pâtre qui regagnait la ferme. Il rencontra plusieurs de ses amis ; mais aucun ne le reconnut ; il était si changé, le pauvre garçon !...

— Voilà donc, se disait-il, comment je devais rentrer dans mon pays !... voilà donc l'accueil qui m'était réservé !... O Thérèse !... ma douce fiancée, je te rejoindrai bientôt !...

Lorsqu'il arriva au village, il faisait tout à fait nuit ; cependant il reconnut bientôt ces lieux si pleins de souvenirs ; il aperçut enfin la maison paternelle ; une lumière brillait à la fenêtre de la grande salle où l'on se réunissait pour la veillée.

A ce moment il oublia presque sa douleur pour ne se rappeler que le passé, pour ne songer qu'à sa mère, à son frère, qu'il allait embrasser ; il pressa le pas, son cœur bondissait dans sa poitrine ; il arriva au seuil de la maisonnette et s'arrêta pour se recueillir.

Il voulut, avant d'entrer, jeter un regard dans la maison où son retour allait tout à la fois causer tant de joie et réveiller tant de tristesse ; déjà il se penchait haletant vers la fenêtre, lorsqu'une voix vint frapper son oreille ; il s'arrêta, incertain, tremblant d'émotion.

Quelle était donc cette voix ?... Daniel n'osait en croire les battements de son cœur ; était-ce un jeu de son imagination ? était-il en proie à une hallucination ?...

La voix chantait :

Restez, restez en ce séjour,
Au départ tout est espérance,
Mais les jours sont longs dans l'absence
Et souvent l'on pleure au retour.
Souvent pour un plus long voyage
Ceux que nous aimions sont partis,
Restez, restez, en ce village
En vérité, je vous le dis.

— Thérèse ! s'écria Daniel, en s'élançant dans la maison.

Trois cris de joie répondirent au sien ; il regarda un instant et comme frappé de stupeur Thérèse, sa mère et petit Pierre qui l'entouraient, et comme notre pauvre cœur n'est pas fait pour tant d'émotions, il tomba évanoui dans ces bras aimés, en murmurant quelques paroles d'actions de grâce.

Heureusement, l'on ne meurt pas de joie, et Daniel se retrouva bientôt plein de santé et de bonheur au milieu de ceux qu'il aimait.

Alors il raconta ce qui lui était arrivé, sa douleur et son désespoir, son départ, sa maladie, et enfin ce retour inespéré que Dieu lui avait inspiré sans doute.

Tout fut bientôt expliqué.

La jeune fille dont il avait vu le convoi était une amie de Thérèse, et la pauvre enfant avait été tellement impressionnée de la mort de sa compagne qu'elle aussi avait été malade.

Elle n'avait donc pu accompagner jusqu'à leur dernière demeure les restes mortels de l'âme charmante qui venait de s'envoler au ciel.

Une lettre d'un camarade de Daniel, reçue quelques jours après et annonçant la prochaine arrivée de son fiancé, avait achevé la guérison de Thérèse, et chaque jour on allait au devant de Daniel dans le petit sentier où nous l'avons vu pour la première fois.

Un mois après, le mariage de Daniel et de Thérèse fut célébré avec grande pompe dans la blanche église du village : « Qu'ils sont heureux ! » disait-on de toutes parts.

Et alors Daniel pressait la main de Thérèse, et tous deux remerciaient Dieu de les avoir réunis.

CHARLES BOUSQUET.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

12^{me} ANNÉE.

LETTRE V.

A BLANCHE.

Février 1856.

Le carnaval nous a fait une si courte visite cette année et les plaisirs qu'il entraîne se sont tellement confondus avec ceux que ramènent les premiers jours de l'année, que chacun a vu arriver avec stupéfaction le jour des Cendres dans la première semaine de février. A Paris, on danse malgré le carême, et les espérances de paix ont calmé les inquiétudes de bien des femmes, qui ne pouvaient comprendre les plaisirs du monde lorsque leur cœur n'était accessible qu'aux tourments de l'absence et de l'inquiétude. Aujourd'hui, les craintes se dissipent; on doit chercher à réparer le temps perdu.

Avec notre esprit français, les variations des modes sont choses curieuses. Vers la fin du dix-septième siècle, et même au commencement du dix-huitième, nos dames portaient de hautes coiffures à tuyaux d'orgue, et si élevées, que leur tête semblait être placée au milieu du corps. Sous Louis XV la coiffure est basse, la tête est ronde; puis Marie-Antoinette fait subitement échafauder sa tête de plumes, de fleurs, de perles; la révolution ramène la *titus*. Plus tard, après l'édifice à *la girafe*, nous retrouvons les coiffures basses à la grecque. Après les manches à gigot, funeste erreur de notre siècle, nous emprisonnons nos bras dans une gaine appelée *amadis*; aujourd'hui nous affectionnons des manches dont les volants sont assez amples pour faire des jupes d'enfant.

Depuis plusieurs années, l'on se livrait aux danses volcaniques : la sicilienne, la valse à deux temps ne respectaient ni les tissus de gaze, ni les dentelles, ni les légers rubans; cette année, quelqu'un digne de foi m'a assuré avoir vu danser la gavotte dans un de nos salons à la mode. Je t'écrivais en plaisantant dernièrement que nous revenions aux danses à caractère, à la poudre et aux paniers : je ne savais pas prédire si juste. La gavotte qui, dit-on, doit son nom aux gavots montagnards du pays de Gap, fut d'abord introduite sur le théâtre. Au menuet de *Céphale et Procris*, on en ajouta un, connu sous le nom de *menuet de la reine*, parce que Marie-Antoinette le dansait parfaitement. La gavotte ayant ainsi obtenu ses titres de noblesse prit rang dans les bals avec les *tricotés* et la *cosaque*. Cette gavotte, au dire de bien des amateurs, était disgracieuse; aussi, lorsqu'après la Terreur, les Français recherchèrent le plaisir, la musique et les figures de la vieille gavotte furent mises à l'index. Gardel, maître de ballets à l'Opéra, en composa une sur un air de *Panurge* : elle fit fureur. M. Trénis, jeune négociant de Bordeaux, et M^{me} Hamelin étaient les héros de la gavotte de cette époque. Les airs de gavotte sont à deux temps, se coupent en deux reprises, dont chacune commence avec le second temps et finit sur le premier : les phrases et les repos en sont marqués de deux en deux mesures. Du reste, il n'est point de jeune fille qui n'ait ébauché la gavotte. Le plus petit maître de danse vous la fait étudier pour acquérir des grâces; seulement, je crois très-difficile d'arriver à la perfection.

Tu m'as demandé la description d'une toilette de bal; regarde la charmante gravure de ce mois. Les trois jupes de tulle sont brodées en soie luisante de pois encadrant des bandes de velours épinglé, les manches sont enjolivées de même. Les toilettes légères sont très-recherchées par

les jeunes femmes et les jeunes filles : les gazes lamées ou brochées pour les premières, le crêpe, le tulle et la tarlatane brodés pour les dernières ; pour un âge plus avancé, les brocarts, les pékins à rayures de satin, la brocatelle façonnée sont des étoffes splendides.

Les robes de soie se garnissent de toutes façons ; j'en ai vu une en moire antique blanche, couverte de bouillonnés de tulle et parsemée d'azalées en velours cerise ; une couronne d'azalées et de feuillage de velours noir accompagnait cette toilette. L'on porte aussi des volants de dentelle blancs et noirs alternés sur une robe cerise, verte ou blanche, surtout sur du taffetas, et l'on égaye cette toilette par des fleurs et des ornements en harmonie avec la couleur de la robe ; par exemple, du sorbier en velours vert avec des herbes d'argent, des fleurs de verveine mariées à des feuilles de fougère, des fleurs de laurier de velours vert avec des feuilles de roseaux en or, des camellias, des roses de toute espèce, des pâquerettes en satin, en plume, etc. Les résilles en chenille ont un moment de faveur ; aussi en profitent-elles pour paraître dans toutes les petites soirées : elles sont coquettes et très-élégantes.

Les jupes se garnissent beaucoup en tablier ; les volants s'arrêtent parfois de chaque côté des hanches, le devant resté uni, sans garnitures, se couvre de broderies ou de perles de cristal. Je n'aime pas cette verroterie, tout au plus bonne pour les lustres et les candélabres.

Les robes de mousseline blanche à volants brodés, à berthe brodée, à manches brodées sont très à la mode pour soirées dansantes. Où s'arrêtera donc la fureur de la broderie ? Les habitants de l'île Formose se font dessiner sur la peau différentes figures de fleurs et de fruits, d'oiseaux, de serpents. L'opération est douloureuse et longue ; c'est un travail de près d'une année, en y employant assidûment trois ou quatre heures par jour ; mais aussi quand l'ouvrage est fini, le patient a l'agrément de posséder *pour toute sa vie* une peau superbe, d'une belle broderie, et qui le distingue éminemment parmi ses compatriotes, car cette magnificence n'est permise qu'à ceux qui se sont signalés par quelque action d'éclat. Sans vouloir en tirer une conclusion peu à notre avantage, je trouve ces sauvages beaucoup plus civilisés que nous ; leur jugement me paraît plus solide, ils travaillent pendant un an à acquérir une broderie inaltérable, témoignant de leur courage, de leur force ou de leur adresse ; nous autres, Parisiennes, achetons au poids de l'or des tissus perdant tout leur prix avec leur fraîcheur ou leur actualité. Si l'île de Formose avait envoyé l'un de ses habitants au Palais de Cristal, elle eût obtenu pour sûr une médaille d'honneur.

Mais revenons à nos soirées et à nos fêtes. Le velours, comme ornement, paraît dans les coiffures, serpente au milieu des fleurs, des plumes, flotte sur la gaze, le taffetas. Les effilés de marabouts conservent leur distinction et leur prix élevé. Le jais, dont les reflets sont si chatoyants, serait plus employé s'il était moins lourd.

Je ne dois pas oublier non plus de t'apprendre que les couronnes rondes, celles que j'appelle *Iphigénie*, font une guerre acharnée au genre cache-peigne.

Ce mois-ci n'est pas fertile en nouveautés pour la ville, tu le sais depuis longtemps. Toutes les robes de promenade sont montantes et à basques; les jupes très-amples. Les basquines d'intérieur sont en satin, en drap de dame ou en velours; on les soutache ou les brode de perles de jais, etc.

Les châles longs, je veux dire les cachemires, l'emportent cette saison sur les carrés. Les dessins les plus nouveaux envahissent tellement le fond, que l'on ne peut plus dire quelle en est la couleur.

Les chapeaux ne subissent plus de variations, les modes de printemps ne sont pas encore connues. En fait de nouveautés, tu remarqueras sur la gravure une toilette dessinée à ton intention; elle est charmante de grâce et de jeunesse, la manche surtout est d'un genre parfait; tu en trouveras le patron sur les feuilles de mars. L'arrangement de l'enfant sera de ton goût, j'en suis sûre; il porte avec beaucoup de modestie le cordon bleu en sautoir. On obtient les franges du ruban en l'effilant et en nouant de distance en distance; regarde la première frange venue achetée chez un passementier, tu en comprendras le travail.

Je t'envoie plusieurs explications d'ouvrages nouveaux. La bourse longue est d'un dessin très-original. Le procédé pour orner les bougies et les cierges est facile, et les résultats sont très-satisfaisants; tu peux, selon ton caprice, laisser courir ton pinceau et tracer soit des croissants, des étoiles, soit des raies de différentes largeurs, toujours en spirales. Je te recommande la bobèche en papier pour les bougies de piano ou de tables de jeu. Tu trouveras aussi deux nouveaux modèles de fleurs, l'un de giroflée et l'autre de pensée; un keepsake de musique et une sépia.

Adieu, ma chère enfant.

C. G.

OUVRAGES DIVERS.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

Bourse longue pour homme (n° 20, 21, 22, 23).

Cette bourse est fond gros bleu ; d'un côté le crochet est plein et forme un dessin turc composé de plusieurs couleurs : rouge, noir, blanc, or, vert, marron. Le dessin se reproduit des deux côtés. Le côté (n° 20) a 10 cent. de hauteur et à peu près 7 et demi de largeur. Le bas est orné de 16 écailles en or, entouré d'un rang de cordonnet noir (n° 21). Entre chaque écaille est attaché un petit gland de 7 à 8 cent., dont la tête est maintenue dans du fil d'or ; on varie ces glands ; il y en a 8 bleus et 7 noirs (Voir l'ensemble, n° 23).

L'ouverture de la bourse se fait au crochet à jour, à l'endroit et à l'envers, pendant 32 tours ; elle est entourée d'un rang au fil d'or, et doit avoir 8 cent. et demi. On continue en tournant encore 29 ou 30 tours, en diminuant un peu, puis on fait 2 tours or, 2 rouges, 2 or, 2 noirs, 2 or, 2 vert, 2 or, 3 gros bleu comme le fond (n° 22). On ferme ce côté en le fronçant et le cousant en dedans, et on termine la bourse en ajoutant à ce côté un gland à 7 houppes (3 rouges et 3 bleues). Ces houppes sont longues de 8 cent. (Voir le n° 23).



Bobèche en papier, dont le dessin a été donné sur la planche du mois passé et dont le patron se trouve sur la 2^e feuille de ce mois (n° 7).

Cette bobèche se fait en papier à fleurs. On varie les couleurs selon les rideaux et les meubles de l'appartement. Je vais l'expliquer, blanc, cerise et vert-pomme. L'on prend d'abord une carte un peu forte, comme les adresses des marchands. En hauteur elle doit avoir 5 cent. ; on la roule et on la colle fortement en formant un rond assez grand pour contenir une bougie ; on laisse bien sécher et l'on coupe sur le patron (n° 7) plusieurs morceaux de papier des couleurs indiquées ci-dessus ; on plie ces morceaux de papier en deux et en long, et avec des ciseaux bien aiguisés on forme une frange comme celle des papillotes des confiseurs. La hauteur de cette frange est indiquée sur le patron ; on frise cette frange avec le bout des ciseaux et sans les couper, on prend 3 patrons cerise que l'on colle, l'un après l'autre par l'arête du milieu, au rond de carton. Lorsque ces morceaux sont collés, l'on a 6 feuilles frisées, bien serrées les unes près des autres. Vient ensuite 1 feuille verte, puis 3 blanches, puis 1 verte, et l'on recommence le même travail cinq fois de suite. Cet ouvrage est très-facile, amusant, bon marché et joli. Ce sont des qualités qui le rendent digne de nos abonnés.



PATRONS DE FLEURS ARTIFICIELLES.

Giroflée double (n° 16 et 17).

On achète les cœurs tout faits. On ne les voit presque pas lorsque la fleur est montée.

On coupe seize pétales n° 4, couleur rouge ; huit n° 3, rose très-vif ; huit n° 2, rose pâle. L'onglet ou la pointe dégrade de la couleur jaune au vert myrte.

Tous ces pétales sont pliés et tournés dans le sens de leur longueur et fixés, ainsi chiffonnés contre le cœur, les plus petits les plus rapprochés du cœur. Les onglets des pétales se contrarient; le n° 1 est le calice, il est de couleur brune. Pour la giroflée simple, qui se compose seulement de quatre pétales n° 5, il faut employer du papier jonquille, que l'on panache avec du carmin garance. Ce travail se fait par des lignes irrégulières, qui vont se perdre et se réunir à l'onglet. Le n° 1 peut guider, mais mieux vaut consulter la nature.

La giroflée blanche se fait comme la giroflée double, seulement le calice est vert.

Le petit rameau que nous donnons indique bien le port de cette jolie fleur (n° 17).



Pensée (n° 18 et 19).

Le cœur s'achète tout fait; la fleur est composée de cinq pétales, deux n° 3 et trois n° 2. Les pétales n° 3 se font dans toutes les teintes les plus riches du violet; les pétales n° 2 dans des teintes qui varient du jaune au blanc; sur le jaune on trace des stries violettes, sur le blanc des stries ou jaunes ou violettes. Du reste la violette perfectionnée par la culture est devenue si riche de tons, qu'il faut consulter et suivre la nature pour les couleurs. Les pétales doivent être légèrement gaufrés.

Le n° 1 est le calice.

Pour monter les pétales, on attache au-dessous du cœur, par l'onglet, avec de la soie, le pétale n° 2, de l'autre côté du cœur faites la même chose et placez le troisième pétale entre deux. Liez ensuite les deux pétales n° 3 de façon à ce qu'ils présentent un cœur et qu'une partie de leur longueur soit couverte par le n° 2; sur ce travail collez le calice et renversez légèrement les pétales.

On fait de délicieuses pensées en employant une étoffe de coton pour les pétales n° 2, et en taillant les pétales n° 3 dans du beau velours.

Nous donnons un aspect de la fleur montée (n° 19),



Bougies et cierges dorés ou argentés pour piano, candélabres, pour les chapelles de la Vierge, etc.

Les bougies doivent être de première qualité, blanches, dures et sèches, non sujettes à couler, généralement au nombre de quatre pour un demi-kilo.

Il faut se procurer du beau vernis copal et du jaune de chrome supérieur, couleur d'or. Tous les marchands de couleurs bien assortis tiennent ces objets.

On prend ensuite un petit compas que l'on ouvre de manière à faire environ cinq marques à distance égale dans la longueur de la bougie; sur ces marques on fait passer en tournant en spirale (excepté la hauteur de deux bons travers de doigt réservée pour la partie de bougie qui entre dans le flambeau et se cache sous la bobèche) un fil que l'on fixe dans le haut avec un petit morceau de cire et que l'on arrête à la hauteur que j'ai indiquée.

Ces préparatifs terminés, on délaye avec le vernis copal et en très-petite quantité à la fois un peu de jaune de chrome, et, au moyen d'un pinceau de plume, formant bien la pointe, on tire un trait tout le long du fil, en tournant jusqu'au bas de la bougie, ce qui sert à tracer la tige de la branche que l'on désire peindre en or; c'est encore la marche à suivre pour former des rayures ou autres dessins.

Ces préparatifs terminés, on laisse sécher et on commence le travail ainsi qu'il suit :

Dorure des bougies à la poudre.

A l'aide d'un pinceau trempé dans le vernis coloré de jaune de chrome, on peint, en suivant la ligne déjà tracée, des raies plus ou moins larges, si l'on veut un dessin à raies. Le pinceau ne doit être qu'imprégné de couleur, et cependant il faut qu'il y en ait assez pour retenir l'or sans le noyer. Si l'on désire peindre une branche courante, on fait appuyer le pinceau tantôt à droite, tantôt à gauche, en imitant une feuille quelconque, en repassant toujours sur la tige indicatrice, afin que la couleur soit humide, ce qui est indispensable pour fixer l'or. On fixe l'or ou l'argent de suite. Il y a deux genres d'application, la dorure à la poudre de bronze et la dorure ou l'argenture en feuille.

Si l'on veut dorer à la poudre, avec un pinceau doux, bien fourni et sec, sans étendre les dessins, on saupoudre (bien également et avec soin) le vernis avec de la poudre d'or faux, dite poudre de bronze d'Allemagne ou de Nuremberg. Après cela, on continue à faire une autre portion de peinture, que l'on recouvre d'or, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute la bougie soit peinte et recouverte d'or. On comprend que l'on ne peut tracer les dessins en entier, l'application de la poudre devant être faite tandis que la couleur est humide. — Le travail terminé, on laisse bien sécher jusqu'au lendemain, et, à l'aide d'une patte de lièvre que l'on promène sur la bougie, on enlève tout l'or inutile, le dessin doit seul rester tracé très-net. S'il y avait quelques irrégularités, on les enlèverait avec la pointe d'un canif.

Il y a des bronzes de toutes couleurs. Si l'on veut faire un dessin à plusieurs nuances d'or, on applique d'abord une nuance, on laisse sécher et on applique ensuite la deuxième teinte et ainsi de suite.

Dorure des bougies à la feuille.

L'opération est la même. Au lieu de poudre de bronze, on applique sur la peinture encore humide de l'or faux en feuille, on le fixe avec du coton cardé; on laisse sécher, on a recours de nouveau au coton cardé, mais en frottant légèrement, dans tous les sens, et on enlève l'or des endroits qu'il ne doit pas recouvrir.

Quant à l'argent en feuille, l'on ne peut employer que de l'argent fin, le faux ayant une teinte fort désagréable et noircissant très-vite.

La bougie brûlant, tout l'or brûle avec elle, cette dorure n'altère en rien la clarté.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

1. Mouchoir au point de Venise. Le dessin formant ruban peut être remplacé par un entre-deux de Valenciennes. L'écusson surmontant ce mouchoir est au point de Venise et renferme le nom de Maria au plumetis. Coton n° 40.
2. Taie d'oreiller au feston, point de rose. Le carré du dessus en toile est de 80 cent. Le carré du dessous n'a que 70 cent.; ces deux morceaux se cousent ensemble, et un côté, resté ouvert pour introduire l'oreiller, est fermé par des boutonnières.

Nos abonnées trouveront chez M. Himmes cette taie d'oreiller en très-belle toile d'Irlande toute dessinée.

3. Autre dessin de taie d'oreiller, Feston et broderie anglaise.
- 4 et 5. Passe et porte d'un bonnet de petite fille de quatre ans, sur jaconas, cordonnet et broderie anglaise; sur batiste et monsseline, tout au plumetis.
6. Mouchoir. Feston avec double étoffe sous chaque nœud, pour le détacher en

- mat. Les nœuds au plumetis sont plus jolis qu'au feston.
7. Col de grande encolure au plumetis, ou plumetis et point d'arme, ou point de plume. Le cœur des roses renferme des jours variés.
 8. Bande assortie au col n° 7, pour manches, etc.
 9. A. M. O. Grandes initiales. Genre fleuri. Plumetis.
 10. A. M. surmontés d'une couronne. Plumetis.
 11. C. M. enlacés dans un écusson. Plumetis.
 12. Mathilde. Feston.
 13. Emma. Plumetis.
 14. Pascuala. Id.
 15. M. F. Id.
 16. C. N. Id.
 17. J. L. Id.
 18. L. C. Id.
 19. C. R. Id.
 20. Z. G. Id.

Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

1. Moitié d'un tablier d'enfant de trois à quatre ans. Ce tablier est en jaconas et doit être coupé d'un seul morceau; il est entouré d'un feston point de rose. On forme la manche en pratiquant l'ouverture indiquée sur la planche (au-dessus du n° 13). Cette ouverture se garnit d'un volant festonné, haut de 4 centimètres et qui a 40 centimètres, c'est dire qu'il faut le froncer.
2. et 3. Passe et porte d'un bonnet de baptême. Plumetis et point d'échelle sur batiste ou mousseline.
4. Col d'enfant boutonné par devant sur jaconas double feston, point de rose et pois.
5. Col et manchette sur étoffe double, batiste ou toile d'Irlande. Il est important de doubler avec la même étoffe et bien dans le même sens. Plumetis.
6. Manchette assortie au col.
7. Modèle d'une des feuilles de la bobèche en papier dessinée en janvier. (Voir aux Ouvrages.)
3. V. P. Plumetis ou feston rose.
9. F. F. id. genre fleuri.
10. S. M. id.
11. L. R. id.
12. B. G. id. ou feston.
13. V. J. id. id.
14. A. Y. id. genre fleuri.
15. Joanna. Plumetis.
16. Patron de giroflée. (Voir aux Ouvrages.)
17. Effet de la giroflée.
18. Patron de pensée. (Voir aux Ouvrages.)
19. Effet de la pensée.
20. Dessin d'une bourse. (Voir aux Ouvrages.)
21. Crochet écaille qui garnit le bas de la bourse.
22. Autre côté de la bourse, avec indication des couleurs.
23. Effet de la bourse.
24. Etoiles de différentes grandeurs pour être réparties en or sur cierge ou bougie. (Voir aux Ouvrages.)
- 24 bis. Rameau pour cierge.
- 24 bis. id. bougie.
- 25 et 26. Effet. -



SÉPIA.

Vue (fac-simile) prise à Caen.



KEEPSAKE DE MUSIQUE.

7^e Album.

- 1^o Les Saisons, quadrille, par M. MUSARD (opéra de V. MASSÉ).
- 2^o Valencienne, valse, par FR. BURGMULLER (opéra des Lavandières, de GEVAERT).
- 3^o Le Secret, schotisch, par V. PARIZOT (opéra de TH. DE LAJARTE).



Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE JEUNE FEMME. Robe de tulle de soie à trois jupes. Le corsage est à pointe et à draperies. Les manches sont ornées, ainsi que les trois jupes de tulle, de bandes de velours épinglé et de broderie de soie blanche.

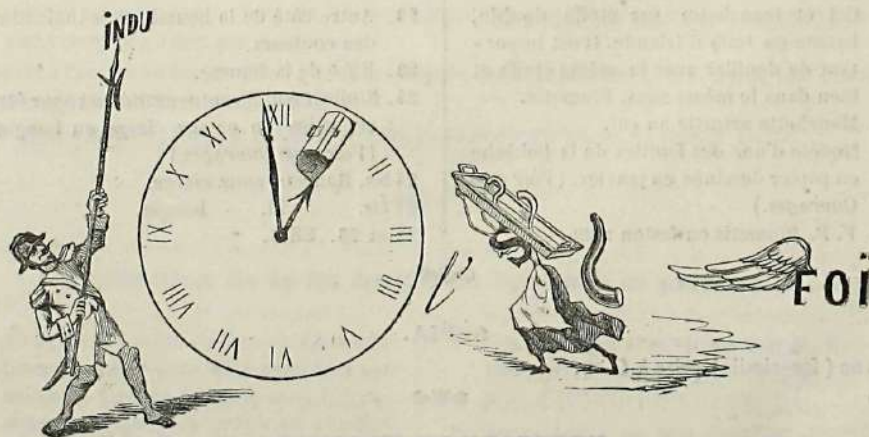
TOILETTE DE JEUNE FILLE, DE QUINZE A DIX-SEPT ANS. Robe de taffetas quadrillé. Le corsage et les manches sont ornés de ruches en ruban. Des ruches en tulle de soie forment le col et les manches. Le patron de cette robe sera donné en mars.

Ces deux toilettes sortent des magasins de M^{me} Fauvet.

TOILETTE D'ENFANT D'UN A DEUX ANS. Genre anglais. Ce costume vient de la maison *l'Eclair*, qui a acheté les plus jolis costumes de ce genre à l'Exposition.

**Explication du Rébus du mois de Janvier.**

Les œuvres d'Haydn, Mozart, Beethoven, sont les chefs-d'œuvre de l'école classique.

**RÉBUS.**

JOSEPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer, Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.



Imp. Delamain et Sarazin r. St. Louis 8. Paris.

MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 Francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (Eac. smale) 2 sépias, 2 albums de musique, 2 gravures, 2 su-
 acier, 12 gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, patrons ouvrages à
 laiguille, filet, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, rebus illustrés, planche crochet couleur bleue, ouvrages de fantaisie argentés.

Bureaux du Journal 51, rue Laffitte.

PARIS

21 année